

Cliniquement mort, revenez plus tard

Pierre Ouellet

Number 79, Winter 1998

Lignes brisées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13641ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (1998). Cliniquement mort, revenez plus tard. *Moebius*, (79), 97–114.

PIERRE OUELLET

Cliniquement mort, revenez plus tard

Je ne suis pas dans la rue complètement. J'ai trouvé une chambre. Un bout de rue entre quatre murs, chauffé, éclairé. Un coin de rue privé, dans un immeuble de brique. De bric et de broc. Un immeuble mort, on dirait enterré. Chaque étage comme un sous-sol creusé dans l'air. Dans la brique du ciel. De la même matière que ce gros bloc d'ombre dont j'occupe quelques mètres carrés. Au rez-de-chaussée. Oui: je l'occupe. Je fais le siège de ce blockhaus. De l'intérieur. Je m'y incruste. Ce n'est pas une grève du zèle, ou de la faim: une grève de la vie, plutôt, une grève du cœur qui ne bat plus qu'au ralenti et se nourrit de son propre sang. Si ça se pouvait. Je fais semblant que je ne vis plus, pour qu'on me donne ma part d'espoir, ma dose d'avenir, ma portion de rêve avant que le réel me tue, que la mémoire me manque comme le cœur manque, à la fin, tout l'être flanche, fauché. J'occupe ma chambre. Mon temps. Le temps de ma chambre comme si c'était le mien: une durée qui n'en finit plus, quand l'espace finit, lui, si brusquement avec ses quatre murs qui se referment pour l'étrangler, et moi dedans, seul occupant, retenu au bord de l'asphyxie.

Dehors, ça tombe. Le ciel vide ses poches avant d'aller se coucher. C'est du vieux linge froissé, que le vent trousse, détrousse: ça dégringole. En trombe. En nombre. Abonde. Pullule. Ça pleut. Des vis, des clous. Des gouttes grosses comme des trente sous. Des cordes. Que ça nous passe autour du cou, puis serre. Des lames, aussi, que ça enfonce. Un peu partout: au front, au crâne, où l'on se sent trempé. Ça nous cache tout, le ciel. Ses vieux mouchoirs, ses bouts de ficelle. Puis d'un seul coup nous jette à la tête tous ses secrets, sa petite monnaie. Dégoutte, ruisselle. Ça fait par-

tout des étincelles. Des ouvertures-éclair, cousues dans le tissu lisse de l'air. Au pic. Et à la pelle. Le ciel en crève. Geint, saigne. Le ciel en bave. Un bain de nuit, comme pour laver la nuit. Blanchie. Une insomnie où l'être flotte, marine. Les nuages clapotent. Essuient leurs lèvres dans le linge du temps qui trempe dans cette javel, lourde, du petit matin, après que l'homme, toute la nuit, l'aura passé sur ses vieux rêves. Sali, souillé. Des rêves comme on n'en fait plus, même éveillé: des rêves de rêve. Qui laissent des taches dans le regard, des traces sur le visage. De bonheur? De douleur? On ne le sait plus. On n'a plus sa tête pour le savoir. Et plus de mémoire. Que son cœur seul qui n'en sait rien, mêlé, trompé.

La chambre flotte. Insubmersible. Tout est couché, autour. Mais on se lève: on ne peut pas dormir, on ne veut pas se noyer. On regarde par la fenêtre, l'œil engourdi. On se débarbouille la face avec ce reste de ciel qui pend, dedans, comme une serviette mouillée, mise à sécher la veille et qui toute la nuit ne cessera pas de dégouliner. Dégouttement d'heures, d'instant. Un battement de cœur contre la vitre. Un écoulement. On regagne le lit, ensuite, comme pour gagner du temps: sur sa vie, sur la nuit, qui passent plus vite les yeux fermés, le corps allongé, l'âme à l'arrêt. On dort sans faire exprès. C'est être qui nous endort. Vivre comme ça: sans volonté, ni désir autre qu'être à moitié. Une part de soi anesthésiée: la part qui touche à l'autre, en soi, qui ne s'étend plus à ses côtés. Sa petite part d'ombre. Éteinte. Comme évanouie. Dont la brusque disparition fait un creux dans le lit: on ne sent plus du bout de ses doigts que la froideur des draps que l'on froisse, sans rien retenir que le pli du vide où l'on va bientôt tomber endormi.

Plongé jusqu'au cou dans un sommeil paradoxal. Le corps sous hypnose, la tête au-dessus, qui flotte comme une balise, à la dérive de ses pensées. On serait mort pour vrai si la tête à quoi s'accroche le corps tout entier ne nous maintenait en vie: à la surface du lit, où tout s'enfonce, s'endort. Le pouls, dans le creux des tempes, suit le rythme de la pluie qui frappe aux vitres pour qu'on reste éveillé. Au bord du gouffre où le corps n'arrête pas de tomber, sans vie, sans nous. Par une fenêtre qu'on ouvre sur une eau glacée. Un

puits artésien dans le mur de brique, d'où l'on remonte des seaux de larmes pour le jour où le cœur n'aura plus de mots pour s'exprimer. Rien qu'une buée. Dans le regard, baissé. Une lumière sourde, qu'on ne voit qu'en rêve. Qui éclaire le côté pile de la nuit. Quand tout le dehors est rentré, se couche et repose. Mais qu'il reste encore un peu de réel qui erre, hors de ses rêves, dans l'air et le ciel bouchés.

La pluie frappe. Pour qu'on lui ouvre, la laisse entrer. Qu'elle imprègne l'air. Noie la chambre où l'on vit alité. Ça cogne à la fenêtre si fort que c'est la tête qui est frappée. Knock out qui vous sort de vous, du rêve où vous êtes. Là, immobile, au centre du lit: noix ouverte, yeux bés, écarquillés. Homme en deux que les carreaux cassés comme une porte que l'on défonce à coups de poings dans sa poitrine auront ouvert de tout son long, par le milieu, par le malheur. On se rend compte, à son lever, que l'unique fenêtre de sa chambre est un miroir fêlé. Pendu au-dessus du lavabo comme un vieux linge mal essoré où son visage de la veille, tordu, ridé, reste imprimé toute la journée. On ne se voit plus qu'à travers ça: une vitre embuée où toute sa vie on s'est essuyé, séchant des larmes qui n'ont jamais coulé.

On se lève avec le poids d'un autre, que l'on transporte dans sa mémoire: le poids de caresse d'un autre corps sur le sien au moment précis où il se retire pour la dernière fois. Ça fait un bruit de succion, imperceptible, ce corps de femme que tu décolles de mon corps d'homme pour le recoller au vide: au temps qui passe entre nous deux, à l'air qui passe entre les corps. J'entends tes doigts qui ferment, dans un bruit sec, la valise de ton ventre, où tu ranges le souvenir de mon sexe, tout frais. Avec celui des autres, plié en deux. Parmi mes restes, et tes dessous. Le sac à main de ton cœur noué, sous clé. Prête à partir. Sortir du lit, puis de ma vie. Le mal est fait. Ça ne laisse pas de traces, que dans la tête: des croûtes sur l'âme, qu'on gratte. Et un grand vide autour du lit, où je n'arrête pas de tomber, dès que j'essaie de me lever. M'accrochant aux draps que ce poids mort sur moi où je te sens encore se met d'un coup à déchirer. Ça me réveille, ce déchirement, comme une alarme dans la poitrine. C'est le cœur qui sonne: le jour se lève entre mes cô-

tes, quand il fait noir encore, dehors. Nuit noire toute la journée.

On se résigne: il faut sortir, s'abandonner. Au milieu de la chambre. Il faut se quitter, pour la journée. Comme pour la vie. Comme tu sais le faire, toi, sortant la nuit sur la pointe des pieds, revenant au petit matin après une vie entière passée à ne rien faire, à ne rien être. L'étant, ce rien, l'étant tout entière, le faisant plus que jamais. Ce rien collé à l'âme et s'y frottant. J'aimerais me quitter, moi, comme tu me quittes si facilement: une femme qui saute du lit pour se faire un café parce qu'il est l'heure d'aller « travailler ». On est le lit. On reste seul au milieu de la nuit, défait, couvert de plis. Lit déserté, drap sec, roulé au pied. Au froid.

On se lève quand même, du côté droit: toute la literie sur ses épaules, qui traîne par terre. Ça laisse des traces sur le plancher: des craquements de lattes, qui grincent, mal ajointées. On reste vêtu du poids de son lit sur le dos qu'on tire à bout de bras jusqu'à l'évier: on trempe ses mains, ses yeux, dans de l'eau dure, glacée. Ça nous démasque. Efface. Ne laisse, pour tout visage, qu'une mâchoire qui pend. Retenue par quelque fil d'une mémoire qui la rattache encore, non à la tête, mais au souvenir qui reste, après. S'il reste quelque chose d'une tête lavée à grande eau avant qu'on ne la dépose dans la serviette de ses deux mains qui la secouent, la frottent, tentant d'y éveiller quelque chose, ne serait-ce que cinq huitième de la cervelle.

L'opération ne dure pas: on laisse tomber sa tête sur ses épaules. Le lourd paquet imbibé de soi: éponge de l'être, qui ne dégorge pas. On se laisse tomber, corps et âme, pour bien moins que ça: l'esprit de l'homme ne se réveille jamais, somnole dans sa mémoire, aussi bien le laisser dormir derrière sa tête, sous les plis du visage, sous le drap tendu d'une face où rien n'apparaît que l'expression du sommeil le plus profond, même en plein jour, même en plein air, quand on sort de chez soi comme d'un deuxième lit, plus grand, plus frais, où l'on se donne une deuxième fois naissance, une deuxième vie que l'on passe dehors, quand plus rien ne se passe en dedans.

Je sors, oui. Mais c'est le monde qui sort de moi. Le monde entier qui me sort du corps par les yeux qui voient, la bouche qui respire et le visage au complet qui l'avale par le nez. Sortir me donne un visage à moitié: paume ouverte, sans doigt, rien que pour prendre l'air, et se refermer. L'air du matin titille, pique: une mouche que l'on garde dans le poing, une mèche qui vous passe sur les yeux, un agacement de tout l'être qui vous secoue un peu. On sent le froid: l'odeur du froid. Le picotement du réel sur cette fiction qu'est un visage d'homme à peine sorti de ses rêves par la fenêtre étroite d'où pend à un mètre du sol l'escalier de secours qui donne toujours sur les arrière-cours où traînent à longueur d'années les vieux débris de sa vie passée. Je marche et ne le sais pas: je suis poussé, tiré, le vent dans le dos et cette grosse main qui me prend par le collet pour me traîner devant toi, me ramenant sur le droit chemin.

On dirait que le ciel ravale sa salive et que ça lui reprend, d'un coup, inconsolable: il verse sur nous ses petites saletés. Et on les prend, personnellement. Sur le visage qu'on a, sans yeux, sans bouche, quand on vient de se lever et que tout dort, en soi, au fond du rêve que l'on devient à chaque pas qui nous réveille, pour rien. Pour ça: qu'on voie, encore une fois, qu'un ciel de pluie n'a pas de fin. Pas plus qu'une vie d'homme n'aura de sens dans cette grisaille du petit matin grandi trop vite et qui forçit, gros de gris, comme le cœur, dans le ventre, gros de chagrin.

Imaginez: une ville qui sent. Quoi? la misère sexuelle. Et à plein nez. Pleines fosses nasales. Des relents d'hommes, de femmes, sortis en sueur d'hôtels minables, le sexe humide et le cœur gras, d'avoir passé une heure ou deux dans les mêmes draps, tachés de froid, à se tricoter l'âme entre les doigts. Pour se chauffer. Comptant les craques dans les plafonds, les marques sur leur poitrine. Contant à deux les histoires sales qui ne finissent pas ou finissent mal. Une ville de petits meublés, de trappes à rats. On sort de chez soi comme d'un clapier à cinq dollars l'heure, vingt la journée. Un membre en moins, coincé. La tête sous le ressort de deux bras nus ou de deux jambes, on ne le sait plus, et sur la lan-

gue ce goût de fromage qui vous a piégé. On est monté au ciel, on redescend: le ciel est bas, ce matin-là. Et humilié. La tête au-dessous du niveau de la terre. On est dans la rue: on ne peut pas être plus loin. Plus creux. Comme dans un ventre qui aurait faim, qu'on continue de purger. Comme dans une tête vidée, qu'on vous lessive à la journée, récure à fond, à grande eau morte, croupie.

Il y a plein de passants. On est avec les siens, on est avec les chiens. Le corps canin, la tête entre les jambes. On flaire son chemin parmi les gens, les traces qu'ils laissent sur leur passage. D'un arbre à l'autre: de banc en banc, de plate-bande en plate-bande. On est au bout de ses bras, au bout de sa laisse. À quoi l'on pend, et à chaque pas se pend, plus violemment. Puis se dépend: décroche. On se reprend par le collet, les marques de doigts autour du cou, les empreintes larges où tout d'un coup on se reconnaît. Coupable, victime. Portrait-robot de soi. Rejeton de qui? de quoi? Dés-hérité à vie, comme on ne peut l'être que de soi seul: on ne se laisse rien, pas même un nom, qu'on donne par testament aux gens qui vous croisent sans vous regarder, sinon de biais ou de travers, jamais dans les yeux ni dans la tête. Ce serait voir de près ce qui s'éloigne, voir son prochain dans le lointain, l'Homme en personne dans ce portrait d'homme raté dont l'âme refuse de se laisser photographier, prendre en image par des regards qui la dépouillent de tout ce qu'elle a déjà donné.

On suit son chemin. On est suivi, en fait. Son ombre froide sur les talons. Léger cadavre qu'on traîne, dont l'odeur forte nous suit, poursuit. Ça nous soulève le cœur, puis le pied devant l'autre. Du même élan. De haine, de haïssement. Par-dessus les rebuts. Les petites ordures que le cœur laisse, la veille, au coin des rues. Obscures, obscènes. Qu'on ne ramasse plus. Tous ces cœurs qui se soulagent d'avoir eu chaud, d'avoir pris froid auprès d'un autre cœur, artificiel, qui pend entre des bras, des jambes, sur une poitrine ou sur un ventre, tout détraqué et déglingué, démonté pièce par pièce, vieille montre à gousset au bout de sa chaîne rouillée, qu'il faut à tout moment remonter d'une caresse ou d'une grande gifle pour savoir l'heure qu'il est sinon le temps qu'il fera à son lever. Gros, comme une envie,

qu'on ne retient pas: le monde entier fait dans son lit, et on ne s'en aperçoit pas.

On marche à deux quand on est seul. Avec son reflet. Ce portrait de soi comme en plus laid, plus soi. Dans les vitrines que l'on croise. Qu'on défoncerait. La même image, obsédante, qui dort dans le miroir fêlé de sa chambre, quand on ne peut plus fermer l'œil de la nuit: le visage qui pend, au-dessus de l'évier, telle une grosse goutte qui se retient, ne veut pas tomber. On voit la vie à travers ça: une large vitrine que son image balaie. Une vague silhouette, dedans, qui vous regarde, fixe, fouille. Et ne vous voit pas: on est ailleurs, toujours. Pas dans cette ville, pas dans cette rue. Pas dans cette vie non plus. Là où l'on va, et d'où l'on vient, il n'y a que des chemins de croix, des ruelles de croix, des trottoirs de croix et des calvaires à chaque carrefour. Des culs-de-sac mis l'un dans l'autre. Des culs-de-basse-fosse où l'on enterre son propre corps, que l'on piétine. Des culs-de-bouteille, à travers quoi l'on voit la vie en noir, toute déformée. On rentre dans un miroir, que l'on fracasse, dès qu'on met la tête dehors. On fonce dans une vitrine, puis une autre encore, comme ces passants qui ne s'arrêtent jamais. Sur rien. Pas même sur ce pauvre type, qui tend la main pour une caresse de vingt-cinq cents qui lui réchauffe le creux des paumes. Sur cette pauvre qui tend son corps pour une promesse de vingt-cinq piastres qui lui remette un peu de cœur dedans, à la bonne place, entre ses membres qui pendent.

Je marche comme si je n'avais pas bougé. Assis sur mes deux pieds, couché sur mes deux jambes. Je me laisse porter, comme par le vent. Un vieux journal qui vole. Au ras du sol. On dirait qu'à chaque pas je demande mon chemin, ou le mendie. Je vends ma main au plus offrant. L'échange contre un chewing-gum, que je revends plus cher. Recel, trafic, contrebande. Voilà ma vie. J'échange des regards avec des yeux qui louchent, fuient, se tournent et se baissent. Des mots insensés avec des centaines de bouches, qui braient, bègues, baillent et se taisent. Je communique. Avec les courants d'air, les couloirs de vent. Qui creusent les rues comme des fossés entre les gens. Mon regard tendu comme une seconde main supplie l'homme et la femme qui passent de

me tirer dessus sans rien demander. Chaque homme, chaque femme cache en soi un tireur d'élite que leur visage dévoile quand on le fixe de près, le braque. On dégaine son âme à chaque regard que l'on jette: les vitrines éclatent. Prison de verre volée en éclats, avec ses reflets. On serait mieux de rester chez soi. Une chambre froide conserve l'âme, même passée date. On n'en sort pas.

On est le tueur en série de soi-même. Des autres, en soi, qu'on aime, qu'on hait. De l'homme qu'on a été, tué net par l'homme qu'on est, qu'on sera, qu'on serait. À chaque instant, l'instant d'avant meurt sous les coups de l'instant d'après, qui frappe au cœur, à l'estomac. Tue le temps. Vous me suivez? La route est longue, et encombrée. Serrée, comme un sentier, entre les corps qu'on y a laissés. Dans les broussailles qui s'épaississent. Dans les fossés, approfondis. La route? Une piste. Qui rétrécit. Avec le ciel, au-dessus, qui se resserre, contracte. La lumière étouffe: un peu de braise dans de la cendre où pas une brise ne souffle. On voudrait sortir, mais d'où? L'infini même provoque partout une crise aiguë de claustrophobie.

On sort quand même. De soi, de tout. On va par les rues, les mains dans les poches comme deux revolvers chargés. Des brownings nus, calibre haine. On serre les poings dans leur culasse. D'os, d'ongles rentrés dans la chair jusqu'au squelette, qui craque. On hait en silence, dans un bruit d'air comprimé. Les poings comme deux têtes dures. Deux têtes chercheuses au bout de ses bras. Au bout de ses forces. La tête, elle, comme un seul poing sur ses épaules, gorgé de sang. Prêt à frapper. Je vais descendre lentement, sifflant entre mes dents, mâchant la *gum* de mes pensées, comptant mes pas sur la chaussée, l'avenue Saint-A jusqu'à Saint-B, puis prendre à gauche jusqu'à Saint-C, à droite sur quelques mètres, monter l'escalier et puis sonner: tu seras là dans ta robe d'été, avec ton sourire rentré, me barrant la porte de ton petit corps troué, les bras levés sous la pression des balles tirées depuis l'interminable regard automatique à canon scié que je pointe vers toi: ça te pénètre et ne ressort jamais. C'est dit, c'est fait.

Je me réveille de ce souvenir. De ce cauchemar. La mémoire en sueur et le cœur lourd comme un cadavre qu'on traîne dans le coffre arrière de sa poitrine et va jeter au fleuve, avec une pierre, énorme, comme un autre cœur qui s'y cramponne, le leste et le cale. On rêve comme on se réveille: si près et si loin l'un de l'autre. Greffé, rejeté. Cœur à cœur sur le même oreiller, la tête ailleurs, lointaine, et le corps noyé. Un rêve, oui, brusque comme un réveil: une greffe coronarienne forcée. Le cœur violé, sauvé de force. Ton cœur branché à vie sur un cœur de pierre qui le retient au monde, veine par veine. Vie incubée, morte intubée, on ne sait plus trop ce qui en toi semble blessé ou en santé, entre tes os qui percent sous ta peau douce, rosée, comme un cœur nu, roué de coups, percé partout de petits trous, taches de rousseurs, traces de rougeurs maculées de bleus. J'aime ton cœur nu, criblé de balles, qui pompe dans le mien le sang qui le ranime, et te ramène vivante auprès de moi. La tête sous le drap, tu tends le bras dans le vide, comme on se noie. Le corps calé, plongé en soi, retenu à la surface par un bout de main, doigts écartés, qui palpe et sonde, remue. Tâte l'air, le noir. Attrape, sur ta droite, le tube de somnifères, l'ouvre d'une main, le pouce soulevant le couvercle dans un bruit sec, petite gâchette, verse sur la table de chevet un puis deux puis trois cachets que tu saisis un à un entre tes doigts et portes jusqu'à tes lèvres dans le silence revenu: tu avales tout, sans eau, tu avalerais n'importe quoi. Tu envies la terre et les animaux de dormir dans la nuit noire qu'il fait partout, sauf dans ta tête, où c'est allumé comme en plein jour: une ampoule nue y pend et cogne contre tes tempes sous la pression du sang qui y circule trop vite, trop lent, jamais à la vitesse du temps, du rêve.

Tout ce qui nous arrive nous revient. D'un passé lourd, dont on ne se souvient jamais. Ce qui arrive nous va, comme un vêtement à soi, à personne d'autre: il fait à l'âme qu'on a, sa taille, son poids. Sa vie à elle, trop juste, trop ample, ne lui va plus. La serre, ou elle s'y perd. Elle s'en dévêt, s'en débarrasse. Elle va toute nue comme en pleine nuit l'homme et la femme dans le creux de leur lit. Le creux du temps. Ce creuset-là. La mémoire s'avance dans un miroir avec nos habits, nos oripeaux qui nous emportent vers où?

nous rapportent d'où? on ne le sait pas, tout endormi dans les bras de ses manches, trop longues, le cœur posé à plat sur le revers de son veston, comme une rose à la boutonnière ou un mouchoir plié dans la poche du dessus, sinon cette petite chose qui fait une drôle de bosse dans la poche revolver qu'on s'est cousue à l'intérieur avec du fil de fer pour se donner un peu de poids sur terre, un peu d'aplomb.

Qu'ai-je fait pour mériter ça: la vie en dur, la mort en douce. On est puni d'avance: VIVANT À VIE, sans rémission. Puis on commet le crime, après, pour lequel tout nous condamne et nous châtie. Je cherche encore, moi, le crime atroce que je pourrais commettre, qui ferait que je mérite ce que je suis, que j'ai vécu. Ma vie? Le prix à payer de quelque meurtre au premier degré, longuement prémédité, de quelques crimes crapuleux perpétrés en série ordonnée sur la personne de ses proches, du plus lointain au plus intime, d'abus de soi toute la journée, d'homicides involontaires commis par derrière rien qu'à marcher sur le pas des gens, parlant dans leur dos parce qu'on ne peut pas le faire de face: on a oublié son visage dans le fond de son lit, enfoui. À l'abri. Bref: l'empoisonnement quotidien de la vie par la mort où elle se laisse aller, tomber entre les mains des criminels les mieux exercés, sous le regard suspicieux de ses meurtriers les plus cher payés.

Coupable. On a coupé les ponts, les rues. Toutes les voies de communication. Le fil qui nous relie au temps, au lieu. Avec ce qui nous reste de sens. Coupant. Couteau de poche qui nous retranche: du monde des... vivants. Son manche est notre bras, avec une main, au bout, que l'on s'essuie dans son vieux linge, lame affûtée où du sang coule sur ses empreintes. Comprenez-vous? On n'efface pas un crime, on le cache sous un autre. Qui le venge, l'absout. Amnistie tout: le mal en personne. Et le démon dans l'homme qui le lui pardonne: d'installer là son enfer quotidien, dans le cœur de l'être, où l'âme est la femme qu'on aime multipliée par la femme qu'on hait dont le produit est zéro absolu et le reste mille et une. Mauvais calcul, fait sans scrupule: éliminer, exécuter. Opérations mathématiques qui

ne demandent qu'un QI moyen et pas trop d'habileté: savoir compter à rebours, d'un à moins un, tout retrancher, sans rien retenir. *Un moins un égale zéro* et je ne retiens *rien*. Soustrait à tout. À toi, au mal et à moi-même. Ce qu'il fallait démonter ne se remonte jamais: vieille montre aux ressorts cassés, qui compte à rebours le temps qui manque pour remonter le temps passé.

On va de rue en rue. Ne sachant plus où se cacher, se fuir. On revient sur ses pas pour effacer ses traces dans d'autres traces, plus fraîches, tenaces. Du sang sèche sous le sang neuf: ça égare n'importe qui, même les chiens, qui ne savent plus trop quelle proie ils courent, tous à l'arrêt, pointant dans toutes les directions, vers des non-lieux, des non-man's land où l'on se terre le temps que sa vie passe, trop lente à son goût. La vie? la préméditation d'un meurtre dont vivre est la condamnation qui tombe avant le fait, le châtiement qu'on purge avant la faute. Le sang nettoie le sang que l'on dilue dans toutes ces larmes que l'on verse, se repentant, dans toute cette encre où il se délaie quand la mémoire réécrit chaque page du crime parfait où il se dissout, mêlé au lait du pur oubli. Je veux dormir en paix, mais ton absence à mes côtés me rappelle à tout moment que ton corps rêvé, qui est le garde du corps de mon âme réelle, est le tueur professionnel payé à l'heure pour m'exterminer. Tu m'offres le deuxième service: mortuaire, funèbre. Sans frais supplémentaires. Sans cérémonie. Je me réveille en sueur, la gorge sèche. Je ne fais pas mes nuits.

Un jour, je me décide. Je l'avais remarqué au coin de la rue, avec sa pancarte: TUEUR À GAGES, *paiement comptant* ou *carte de crédit*. Une gueule de bandit, mais l'allure noble. Bien mis. Une tête de proscrit. De repris de justice, de récidiviste. Mais une bonne mine. Costume trois-pièces, avec cravate, dent d'or, sourire assorti. Vous êtes mon homme. Je lui ai dit. Je suis client. J'ai besoin de vous. Je veux dire: j'ai besoin d'air, j'ai besoin de tout. S.O.S. À vous. Il me demande son signalement. J'hésite et puis, d'un coup: un mètre tant, poids plume, poids bulle, poids poule, poids grue, une amanite tue-mouche sous un coquelicot, cheveux roux, frais teints, et le regard piteux, petit putois du fond des rues, hérisson doux dans de la mousse, qui pique, peti-

te bête tuante qui sent la fleur des champs, petit ail des bois qui sent la rose des vents, des sables, petite gousse en chemise, relevée... Bref, je m'égaré. Et me ravise: grand maigre de sexe mâle, grand mâle de sexe maigre, un mètre tant et plus, poids coq, poids loque, la barbe pas faite depuis des mois, mais la face faite, défaite, la langue rasée de près, le regard plus ras, le cheveu rare et la parole plus rare, vautré dans son silence, épais, qu'il habille de mots, de phrases qui ne veulent rien dire, comme un chapeau qu'on met sur sa tête en plein mois de juillet, un manteau de laine qu'on garde sur ses épaules quand il fait chaud à en crever de fièvre... Bref, il me regarde d'un drôle d'air, avec sa mine patibulaire, me fixe, me darde, et ce n'est pas bon signe... Mauvais présage, pressentiment... Je relève la tête vers l'écrêteau: PRÊTEUR SUR GAGES, *recl en tout genre, pas d'échange ni remboursement...* Je retourne ma veste... Tourne de l'œil... Tourne mes pas vers la sortie... Je m'étais donc trompé d'adresse.

Je remets ça, dès le lendemain. Qui a dit *kill your darlings*? Écrire, parler, crier: tuer ses poupées. Violation de territoire. Exécution sommaire. Violation de mémoire. Coups et blessures. On se retourne contre tout, quand on se rappelle le moindre fait. Contre soi surtout. Où logent les autres. Vieille balle dans un vieux crâne, qu'on s'est tirée depuis longtemps. Sans faire de bruit, sans faire de drame. J'aime les silencieux: ceux qu'on met à ses pensées comme des condoms aux armes pour qu'elles tirent en toute sécurité là où l'on veut. Même en plein jour. Dans le tas. Dans la foule de ses poupées. Perçant leur peau de baudruche, leur cœur de peluche, leur petit duvet... d'oiseaux de joie, ou de malheur, qui couinent quand on les presse du doigt dans le bas de l'aîne et qu'il en sort du son, du crin, du foin de cris et de geignements.

Tu dors dans une vitrine, toujours. Même dans mon lit, même en pleine rue. Je touche ton ventre, cogne à la vitre de ton corps qui dort, de toutes ses forces. Rien n'éveille en lui le désir d'autre chose que de rêver, dormir. Surexposé. Dans ce cercueil de verre, au bord de la rue, où repose ta tête, ton cœur mis à prix. Aux enchères des désirs qui montent, comme avance la nuit. Se prolongent tes rêves. On va voir ton âme, bientôt. Entre les draps que tu repousses du

piéd: il fait si chaud dans les cauchemars! La vitre sue, em-
buée: ton corps se plaque sur la paroi pour qu'on le touche
là où il ploie. Je m'y essaie: j'enfonçe le doigt dans la vitre
pare-balles d'où il ressort en sang, des morceaux de verre
jonchant le sol, parmi tes bas, tes sous-vêtements. Le rêve
me poursuit jusqu'au matin, où je me réveille dans un rêve
plus cru, mal éclairé. Un stand de tir remplace le lit: des
images de toi marchent au plafond, toutes identiques. Pa-
rade d'ombres, armées de sourires, avec leur dé clic. Armées
de tics. Nerveux. Un flingue qui tremble dans les mains
d'un flic. Voilà le portrait: toi par milliers. Tueuses en série
qu'on se fabrique à la chaîne dans ses pensées: ça vous prend
la tête et ne la lâche plus. On est enlevé, ôté à soi. Tenu en
otage par ses propres images qui défilent dans sa mémoire
comme sous une vitre sans tain le corps dénudé d'une di-
zaine de suspectes parmi lesquelles sa propre conscience mal
réveillée demande au mort que l'on devient de reconnaître
son assassin.

La mémoire me brûle. Fait mal, pire: torture morale,
cruauté mentale. Tordue comme la vie, enfuie, qui tord vo-
tre présent, votre futur, biaisé. Voyeurisme de l'âme, fêti-
chisme de la pensée. C'est notre organe le plus pervers: il
baise l'avenir, viole le passé. Encule le temps, qui donne des
ruades par derrière. Jusqu'à ce qu'on lâche, calme ses tour-
ments. La vie prise de dos, qui passe un mauvais moment.
Derniers outrages: derniers sacrements. Extrême onction,
toutes ces images, dedans, comme des huiles saintes où
trempe notre passé, qui se décharge de tout, de ses souve-
nirs les plus pressants. Mauvais quart d'heure d'une existen-
ce que l'on retourne, sens dessus dessous, et sens devant der-
rière. Le mémorialiste pense cru: raide, dur. Mémorial de la
douleur évaché là, au coin des rues, l'âme avachie: monu-
ment vivant de la sainte horreur, sans date, sans nom, souillé
par les pigeons. Écrivains publics et filles publiques sur le
même trottoir, sphinx, sphinges, sales comme des singes,
auprès desquels l'homme de la rue viendra chaque jour la-
ver son linge: lingerie mentale dans les lavoirs de la chair
fraîche, à la mémoire vieillie, eau de jouvence et eau de ja-
vel dans la même fragrance de fonds de poubelle, essence
de rose, essence de noir, essence de rouge mêlée au blanc,

qui vous lessive, vous asphyxie, vous aseptise l'esprit à fond et le corps même, trempé dans l'âme jusqu'aux aisselles.

Que faire? Le temps: une chair dans quoi l'on entre et sort, comme on se vautre dans sa misère, sans souci de l'autre, dont on n'attend plus rien. Ni miracle, ni mystère, ni qu'on vous aime, ni même un peu de haine. Le monde: l'ordure qu'on pellette toute la journée, charriée à bout de bras, puis jetée loin de toute mémoire, dans les décharges, les débarras, les dépotoirs de la durée. Rien que pour voir, ne serait-ce qu'à travers ça, l'œillère crevée de ses souvenirs, l'ornière profonde de sa pensée, le jour venir et son cortège d'espoirs, un peu de lumière au bout de soi, même rampante, même à plat ventre.

On voudrait faire de sa vie une histoire courte et l'on s'emmêle dans les détails: aimer, dormir, mourir. Une nouvelle brève et c'est un pavé. Saga du cœur pour haïku d'âme. Télésérie d'une vie à la chaîne, interrompue à chaque minute par quelques pubs où l'on se vend soi-même. Au plus offrant, comme à l'encan. Réclame des petites morts qui ponctuent l'existence, raboutent les plans séquences comme des rafales automatiques entre les silences de plomb où se déroulent nos petites tueries. Vie en feuilleton, coupée, qu'on rafistole, recoud. Une vie que tu prolonges, écourtes. Au gré des rêves et des reproches. On te doit la vie et te la rembourse: un cœur ici, une main là. Puis l'âme qu'on verse en intérêts. Ce n'est jamais assez: il faut deux vies, au moins, trois même et peut-être quatre pour te remettre ce que tu donnes, la mort en douce, et en très douce, par petites doses de rêves que tu ajoutes, chaque jour, au réel quotidien, poids brut, poids net d'adrénaline mentale qui fait battre la tête plus vite, vitamine d'âme qui accélère la vie, la fin, cette histoire d'amour qui n'en finit jamais si on n'en saute des pages de temps en temps, où tu t'absentes pendant des mois, petite ellipse, petite éclipse, petite éclisse d'amour qui rentre dans une histoire pour l'élaguer, récrire sa vie intime qu'on ne comprend plus: on en perd des bouts, la fin et le début, où c'est un autre, déjà, qui nous remplace auprès de toi, doublure de soi pour renforcer ce bout de tissu qu'est une vie d'homme qui ne sait plus jouer son existence, chiffé molle, fripe absolue.

On traîne à ses flancs le lourd paquet de ses deux mains. À bout de bras. Sa provision d'os, de sang, dans le sac plein à craquer de ses deux poings fermés. Tous ses gestes retenus, pour rien. Pourrissant seuls entre ses doigts, qui les retiennent par la poignée. À bout de nerfs, la paume mouillée, le cœur en sueur, dedans: toute cette lourdeur qu'elles lui font porter. On laisserait bien tomber tout ça, qui nous tire le bras, casse le poignet. Tu passes par là, on te reconnaît: on pose ce poids, juste à tes pieds, le sac à provision de caresses dont la date d'emballage remonte à plusieurs années. Plus personne, dis-tu, ne consomme les baisers périmés, les amours périssables. Tu préfères rester affamée, mourir de faim, sur le trottoir, tendant la main pour qu'on te donne un peu d'espoir, rien d'autre. Une vie meilleure à espérer. Non pas à vivre vraiment. Ça change le goût des choses, de les avoir à sa portée. Comme une main qu'on tire de ses poches pour se frotter les yeux, se caresser, la porter à sa bouche et mordre dedans. Au sang. Calmer sa faim. Une main que je te donne et que tu fourres dans les poches de ton manteau pour ne plus l'en ressortir qu'au milieu de la nuit, quand tu as besoin d'un mouchoir pour sécher tes larmes et que tes deux mains ne suffisent plus, qui pendent à tes poignets comme deux grosses larmes retenues, grosses de caresses qu'elles ne donnent jamais: ce serait donner la peste. Une main près de soi, c'est quelque chose qu'on a, dis-tu, même une main moite, qui tremble de froid. On préfère cent fois ce que l'on n'a pas: les bras chargés de fleurs d'un ange qui passe et ne s'arrête jamais. Ne vous regarde pas. Indifférent. Quand le bon samaritain vous observe avec ses grands yeux de chien, si complaisants, compatissants. Une fleur fanée, ce regard-là, qu'il pose sur votre tombe: ça sent la mort même à cent pas.

On reprend son chemin. L'odeur de ses morts nous ouvre la voie. On n'est jamais bien loin: des morts il y en a partout. À droite? à gauche? Ici et là. On « brûle » à chaque coin de rue, et puis soudain l'on tombe dessus: son mort à soi, son mort personnel, son mort familial comme une odeur intime, qu'on reconnaît. Il a le parfum de tes cheveux quand tu les teins à la sanguine, le cœur plongé dans

le henné. Je suis arrivé. L'histoire finit à ce carrefour: un grand lit double où l'on se croise, sans se regarder, sans se toucher. Tous ces yeux et toutes ces mains qui ne servent à rien, et qui s'étranglent, se transpercent à distance, restées dans leurs poches, sous leurs paupières. Ça laisse le corps et l'âme aveugles, et estropiés, le moignon de l'œil et de la main bien enfoncé dans la manche où l'on garde secrète sa dernière carte, qu'on ne veut pas montrer, ouvrant son jeu avec son cœur, fendu en deux, l'as au milieu. On passe son chemin. Au travers l'un de l'autre. Une balle perdue qui vous transperce. Il reste du sang, après, sur le visage de l'un touché au front par le visage de l'autre. Qui frappe. Sans ouvrir l'œil, sans qu'on lui ouvre. Deux cœurs se rentrent dedans et font comme si de rien n'était, traînant leurs bosses et ce bruit de moteur qui étouffe jusque chez eux, dans leur garage, où ils dorment en paix.

Je n'aurais pas dû sortir. Sortir de mon trou. Sortir de mes gonds. Il faut que je rentre, maintenant, dans ma coquille. Tout de suite. Pourrir dedans. Moisir en-dedans. Compter les craques dans ce cocon. Les traces de doigt que les dieux laissent dans les plafonds, larges comme des plaies, creuses comme des failles qui se prolongent jusque dans ma tête. Ça fend, un crâne: je passe des heures à le replâtrer. On met des plâtres à ses pensées, aussi, comme à ses jambes, ses bras, pour les soigner, et les guérir: qu'une vie intérieure reprenne, lisse et tranquille. Raboute ses idées, toutes fracturées, les os cassés de ses souvenirs. Je remonte la rue en sens inverse, ma vie elle-même toute inversée. La tête sous le pied: mes pas résonnent dans mes oreilles. On marche sur des mines que le souvenir enfouit: ça fait des trous dans la terre qu'il y a dans la tête qu'on met dans la terre quand on oublie. On met les pieds dans les plaies. Pour vrai. À chaque pas que l'on fait. Ça laisse des traces que l'on suit, retrace, souligne à deux fois au cas où ça s'effacerait.

Le bras raide comme une carabine d'os, de muscle, qui se décharge à chaque mouvement dans ma jambe droite, qui boite. Je vais. Je vois. Mes deux poings fument d'avoir pris feu en se crispant, quand je t'ai vue devant ta porte. D'avoir fait feu sur ta personne, toi petite porte dans la grande porte, qu'on ouvre à grands coups de feu dans la serru-

re fermée à clé, tout près du cœur, telle une poignée, qui bat plus vite que le pêne grince dans sa petite gâche d'acier. Ça fait tomber toutes les barrières, les portes en chair et en os avec dedans l'œil-de-judas qui te trahit à chaque regard, toi petite morte, porte défoncée, sur quoi je me penche une dernière fois pour t'ausculter, tâter le bois dont tu es faite, percée de trous à ton côté. Je me relève avec du sang aux yeux, au nez. M'essuie, du bout de la manche, mais ça ne tache pas. C'était des larmes, mal ravalées. Ou j'ai rêvé.

Je te porte en terre dans ma tête qui pèse comme un cercueil sur mes épaules. Petit cadavre que je secoue dans mes pensées, contractées toutes comme des entrailles pour que tu renaisses, réenfantée: enfant de moi, mort enfantine, pour moi tout seul, pour personne d'autre. Petite morte à moi que je ranime entre mes tempes, serrées, comme deux mains d'homme qui étreignent ce qui te reste de vie pour le réchauffer, souffler dessus avec des baisers, qui ravivent cette braise que les coups de feu tirés sur toi y auront allumée, coups de feu de paille dans la paille en feu de tes cheveux. Je te porte dans ma tête jusque dans ma chambre, mon lit, où je t'enterre auprès de moi, dans le même caveau: deux disparus partagent le même deuil, pleurent les mêmes pleurs, prient dans les mêmes prières. Prière de nous laisser seuls. Entre quatre murs qui nous rapprochent, se referment l'un sur l'autre, empilent les plafonds sur les planchers, chambre pliante dont les six côtés se rabattent d'un coup sur le lit où l'on dort côte à côte comme deux feuilles mortes entre les pages d'un livre où nos yeux lourds, brouillés de larmes, s'immobilisent, ne lisant plus que dans leurs pensées.

Mon corps sert de tombe à ton corps. Je l'y enterre vivant. Pour qu'il me ravive. Ramène à la vie ce bois mort qu'on appelle bras, jambes, tronc, mêlés aux bras, jambes, tronc que ton corps dépose, dedans, dessus, torses nus, torcus, côte à côte dans le même thorax, arbres de bras dans la même futaie, tuteurs l'un de l'autre. Plantes grimpantes. L'une sur l'autre. Comme le lierre s'agrippe au lierre, vrille par vrille, et ne lâche jamais. J'éteins: il fera clair dans ma tête. Ta tête à toi émet une lumière si douce que je la garde allumée des nuits entières comme une veilleuse à mes cô-

tés. Tu ne pourras plus te réveiller: sauter du lit dans les bras d'un autre qui se prenne pour moi et te prenne pour lui. Tu dormiras comme on dort après l'amour: du sommeil des morts qui se sentent moins seuls, morts parmi les morts, ton corps contre mon corps comme deux flancs nus d'un seul et même corps que la solitude étreint.